

EN PISTE

Ils étaient six en piste, vent debout dans le haut nocturne de la rue de Siam. Le premier tenait une bouteille, le second en tenait deux, le troisième brandissait un bouquet de fleurs arrachées aux plates-bandes municipales, un sac de marin ballottait sur le flanc du quatrième et le cinquième portait un petit cercueil de bois comme une offrande sur son ventre. Le sixième avait mis le genou en terre, face aux autres immobiles, et vissait son œil au viseur de son appareil-photos.

— A mon commandement, souriez ! brailla-t-il d'une voix de quartier-mâitre.

Il y eut un gueulement comme une sirène dans le vent, il y eut un éclair comme un feu de Saint Elme en haut d'un mat, et la petite troupe se remit en branle vers le bas de la rue où brillaient les lumières des ports à venir. Ils arrivaient des pubs de Saint-Marc, de Saint-Martin ou de Saint-Michel, des bistrotts de la place Guérin et des cafés de la Liberté. Ils filaient droit devant - presque droit - vers la prochaine escale. Dans la vieille ville neuve aux avenues aussi prévisible que la fantaisie militaire, ils connaissaient les îles que l'on découvre la nuit venue, le Habana, le Tara Inn, de Cuba à Dublin, le monde

entier derrière les portes d'où s'échappaient les vagues de musique et les embruns de tabac.

Un homme remontait seul l'avenue sur le trottoir d'en face.

— Hé, m'sieur ! cria un gars.

L'homme seul tourna la tête par réflexe quand il aurait peut être dû presser le pas et filer sans demander son reste. Il était trop tard. Déjà les six l'entouraient.

— M'sieur, s'il vous plaît, fit un petit brun, notre camarade que voilà, un ancien de la Jeanne, enterre sa vie de garçon samedi. Faut mettre quelque chose.

Un second tendit alors le petit cercueil fendu à la manière des tirelires d'enfants.

— Si vous voulez, on peut même vous chanter une chanson, poursuivit le troisième qui avait enfoncé ses deux mains dans le fond de ses poches en vrai gars de l'Arsenal. Il portait une vareuse brune et entonna sans attendre de réponse:

"Il s'appelait Jean Quémeneur

"Il était fils d'une demi-sœur

"A la fameuse madame Lameur

"La grosse Hortense,

"Celle qui tenait un caboulot

"Aux gars d'Dinard et d'Saint-Malo

"Pas loin d'la caserne du dépôt

"A Recouvrance."

Un peu rassuré par la mise du futur marié, un grand jeune homme blond aux cheveux bien mis et propre sur lui qui estimait visiblement, quoiqu'en silence, que ses copains en faisaient trop, l'homme seul entreprit de chercher son porte-monnaie. Pendant qu'il fouillait à tâtons à la recherche de ni trop ni trop peu, - il devait bien y avoir une pièce de dix dans les plis du billet de cent -, les six ne cessèrent de parler, de se raconter à l'étranger. Ils tenaient l'homme dans le cercle de leurs paroles plus sûrement que dans celui de leurs corps. Leurs propos étaient sans violence. Le jeune homme à la vareuse travaillait à l'Arsenal et le petit brun à au R.M.I.. Ils expliquèrent en riant qu'ils piochaient tous les deux dans le même porte-monnaie, celui du contribuable et que si l'un des deux était plus riche que l'autre, on ne saurait jamais lequel se fatiguait le plus. Le gars au cercueil était employé dans une entreprise de menuiserie, le cinquième bossait dans la peinture. Quant au dernier, l'homme à l'appareil photo, il annonça sous les rires de ses potes qu'il poursuivait des études dans une faculté de la ville.

- T'es pas prêt de les rattraper, le chambra le gars de la chanson. En vérité, m'sieur, lui c'est un parisien. Il est tombé ici, il a été mordu. Il ne pourra plus jamais décrocher.

- Pas parisien, corrigea l'étudiant. Je suis des Pyramides, de la zone, dans l'Essonne. Fait pas confondre.

À dire vrai, l'homme seul n'avait pas grand chose à faire de la précision. Il n'y avait pas de pièce dans les plis du billet. Il plia donc à regret le papier monnaie et le glissa dans la fente du cercueil sous les applaudissements de la bande.

- Ça c'est un beau geste, siffla le menuisier.

– Mes respects mon amiral, se mit au garde à vous le gars à la vareuse. Section, à mon commandement, en avant "arche" ! Les hommes en file se déplaceront solidairement comme les maillons d'une même chaîne ou un bout dont chaque tête d'homme est un nœud. Le chef marchera en tête et c'est pourquoi on l'appelle...

– Tête de nœud ! répondirent les cinq comme un seul homme.

L'homme seul regarda quelques instants la chenille brinquebalante poursuivre sa route vers le bas de la rue avant de se disloquer à l'entrée d'un nouveau port illuminé de néons.

Ils en sortirent quelques bières plus tard pour cause de fermeture. Le vent était tombé. Le ciel brumassait sur la ville. Il était l'heure, sans doute, de rentrer chez soi, à Saint-Pierre, à Saint-Martin ou à Lambé, dans un de ces villages qui résistent à n'être que des quartiers. La ville avait été construite pour cela, avec ses rues qui montent et qui descendent, ses angles droits comme la justice où s'amarrent les immeubles aux façades rondes. Pour qu'on y vive dans l'ordre et la discipline. On sort le soir, d'accord, mais on rentre avant le matin. Circulez, il n'y a plus rien à voir. Soyez raisonnable, disait la ville à la bande en bordée, hésitant au bord du pont de Recouvrance. Il faut à présent rentrer vous coucher. La cité du Ponant est une ville qui se couche. Couchez-vous devant l'impeccable rectitude de nos plans. Couchez-vous devant l'imposante majesté de nos bâtiments gris. Couchez-vous devant les colonnades de lumière de la place de la Liberté. Aplatissez-vous ! Peut-être un jour serez vous suffisamment aplatis pour passer sous les grilles qui encerclent la mer.

Mais le cortège des croque-morts de la vie de garçon du matelot de la Jeanne n'écoula pas les sages leçons de la ville. Sur la piste, ils obéissaient à une voix plus ancienne et plus vraie. Depuis toujours à Brest le jour se lève à Recouvrance, c'est là qu'il faut finir sa nuit. Ils passèrent le pont. La tour Tanguy était blanche comme le lait de l'enfance et le gris des bateaux s'évanouissait dans la brume mouillée. On n'en devinait que quelques lumières. La Penfeld était libre et les étoiles au-dessus de l'eau.

Plus de grandes vitrines aux néons tapageurs. L'homme à la vareuse pilotait le groupe dans les petites rues, adroitement entre les blocs noirs des maisons et les balises des bars. Il fallait à présent actionner des sonnettes, pousser des portes, franchir des cours pour retrouver la vie, la musique et le flot de Coreff qui l'accompagne. Dans un coin de la salle où ils accostèrent, les musiciens avaient rangé leurs instruments. A une grande table, un groupe d'hommes échangeait des chansons a capella. Le couplet de l'un répondait au couplet d'un autre. Ils entonnèrent en chœur et en langue d'ici, une plainte interminable comme le cabestan d'une ancre de cent pieds. Une fille baillait au zinc de ce bar ignoré des chinois et orphelin de Mac Orlan.

– Je crois que c'est la dernière, fit le jeune futur marié en levant sa pinte. Je suis vidé, plein, comme vous voudrez. Je n'en peux plus.

Les autres protestèrent. Il avait promis. Trois jours. Trois jour pour ses potes, rien que pour eux avant de se passer la corde au cou à l'église Saint-Louis. Et tout le monde l'accompagnerait jusqu'aux grandes portes de fer. Trois jours de bordée, trois

jours sur la piste sans repasser à la maison. On n'en était qu'au deuxième. Il avait donné sa parole. Si l'on ne pouvait plus compter sur la parole d'un gars de la Jeanne !

– C'est le coup de la mer des Sargasses, fit le menuisier. Tu dois connaître ça, toi qui es marin. Le calme plat. Tu bois celle-là et si à la prochaine le vent ne s'est pas levé, on en reprendra une autre.

– Je vous jure que je n'en peux plus, les gars. J'ai envie de dormir, de dormir...

Le gars de Recouvrance commençait à s'énerver. C'était tout de même un monde qu'un zef flanche quand le parisien tenait encore le cap. Sur ce, l'étudiant monta d'un ton.

– Tu commences à me bassiner avec tes parisiens et ton folklore. Vous autres, Bretons, vous croyez toujours que vous êtes uniques, les seuls à respirer correctement sur la planète. Si tu veux que je te dise, ta chanson de Recouvrance, je la connaissais avant de venir ici, sauf que ça ne se passe pas à Recouvrance. Et il se mit à fredonner :

"Il était né près du canal

"Là-bas dans l'quartier d'arsenal

"Il avait pas connu son dab

"Ni sa mère.

"Il filait la pente et la cloche

"Il avait du jonc plein les poche

"On l'appelait La Filoche...

"A la Bastoche..."

– Je ne suis pas certain des paroles, mais je peux te garantir que c'était à la Bastille.

Le zef de l'Arsenal garda un long moment les yeux fixés sur la mousse légère de sa bière comme s'il y cherchait un signe. Après réflexion, il vida son verre d'un trait et planta son regard dans celui de l'étudiant.

– Ça prouve, dit-il, ça prouve que dans ton pays et dans le mien il y a des gens du même bord qui sont faits pour s'entendre. Et ça, ça s'arrose.

A la table d'à côté, les hommes se levaient. La fille à matelot sans matelot avait disparu. Un camion poubelle passa dans la rue avec des ronflements de remorqueur et des cris de métal.

- Autrefois, dit le gars de la Jeanne, à sept heures on tirait le canon.
- A huit heures, on sonnait les cloches, ajouta le peintre.
- A onze heures, on filait à l'apéro, dit le gars de l'Arsenal.
- Pour laisser passer le jour, dit le p'tit brun, je connais un coin.

En haut de la rue Saint-Malo, ils poussèrent un portail blanc et pénétrèrent dans le jardin du lavoir. En l'absence de lavandières, le lieu offrait le calme d'un cloître cistercien. Le savon des lessives avait donné à l'eau du bassin la couleur gris pâle des bâtiments de la Marine. La pelouse était nette. La brume perlait en gouttes aux toiles d'araignées sur les fils à linge. Ils prirent là leurs quartiers. Le jour se leva. Pour le soleil, on attendrait un autre jour.

Le futur marié ronflait, la tête sur la cuise du menuisier qui s'épaulait à son copain le peintre contre le sac de toile. Celui qui travaillait à l'Arsenal partageait son manteau avec celui qui bossait au R.M.I. pour en faire une couverture. Le parisien, assis contre le

mur, les jambes repliées, leur faisait à tous les deux un dossier. Ils avaient l'air d'enfants, tous les six dans le sommeil à l'aube de la piste. Ainsi durent dormir autrefois leurs pères dans les abris, solidaires contre le déluge de feu, de fer et d'acier. Le ronflement des pelleteuses fouillant la mémoire au bas de la rue Saint-Malo ne les réveilla pas.

En début d'après-midi, le premier qui bougea mit en branle tous les autres. Ils se levèrent, humides et courbatus, étonnés d'être là, rassurés d'être ensemble. Le gars de la Jeanne ouvrit son paquetage de marin et poussa un soupir.

– Je vais avoir l'air frais là-dedans.

Comme il ne pleuvait pas, il déploya sur le fil à linge un pantalon, une veste et une chemise blanche dans l'espoir que le vent leur redonnerait un semblant de fraîcheur.

– Laisse-les là et allons faire un tour, proposa le èrémiste. Tu les reprendras tout à l'heure.

Un rayon de soleil perça les nuages. Le gars de la Jeanne se laissa convaincre. Ils marchèrent en silence dans les rues de Recouvrance en attendant l'heure de repartir sur la piste, matelots désœuvrés dans une ville étrangère. Derrières les barreaux de la prison de Pontaniou, les prisonniers d'autrefois guettaient les navires. Le cœur leur fendait à chaque cri des sirènes. "Homme libre, toujours tu chériras la mer." Pour sûr, ce n'est pas du Vauban...

Ils butèrent aux grilles de l'Arsenal du côté de la rue de Toulon. Derrière les murs de pierre doublés de clôtures électriques poussaient en liberté la folle avoine, le sureau, le chèvrefeuille sauvage et les faux robiniers. La mauvaise herbe hissée au rang de secret

militaire. Plus loin, sur la Penfeld prisonnière passaient et repassaient les bateaux gris de ciel. Ils rentrèrent au lavoir à l'heure où les pelleteuses s'essoufflent au bas de la rue Saint-Malo. Le gars de la Jeanne plia ses habits comme il avait appris à le faire à l'armée et toute la petite bande repassa le pont de Recouvrance. Ils remontèrent la rue de Siam et atteignirent la place de la Liberté à l'heure de "Bucabrest", quand les façades raides se maquillent de colonnades de lumière. Les jets d'eaux fonctionnaient. Le parisien plaisanta.

– Ce qui est bien ici, c'est que dès que l'eau cesse de tomber du ciel, vous la faites jaillir de terre. On ne risque pas de se déshydrater.

– Justement, répondirent les autres. Il serait temps d'aller en piste.

Sur la place Guérin qui ressemble à un village avec son école, son bouquiniste et ses joueurs de boules, ils embarquèrent au Bar de la Plage, relâchèrent au Triskell, remontèrent au Pilier Rouge et tirèrent bord sur bord de Saint-Marc à Saint-Martin jusqu'au Vauban où un quartet jazzait des airs de l'autre côté de l'Atlantique. Plus tard, bien plus tard sur la place de la Tour d'Auvergne, les chevaux de bois immobiles surgis du béton les attendaient. Ils les enfourchèrent avec des cris et des rires pour les faire avancer. Soudain, le gars de l'Arsenal explosa.

– Voilà ce qu'on va devenir, à Brest, s'ils ferment l'Arsenal un jour. Une bande de vieux chevaux de bois emprisonnés dans le temps qui ne passe plus.

– S'ils ferment l'Arsenal, répondit alors le petit brun qui travaillait au R.M.I., s'ils le ferment un jour, alors qu'ils nous rendent la Penfeld. On saura qu'en faire et je te jure

que le manège se remettra à tourner. Rue de Penfeld ! Ses bars, ses restaurants, ses boutiques, sa promenade sur les quais et la Recouvrance au cœur de la ville, comme en 92, comme en 96 ! Rue de Penfeld tous les jours le rendez-vous des vieux gréements du monde entier !

– Rigolo, cracha le gars de l'Arsenal. Et qui est-ce qui les fera tourner, tes boutiques, si tout le monde se retrouve au R.M.I. ?

– Allons nous en jeter un, proposa le peintre qui trouvait le débat bien mal engagé. Demain, le camarade se marie !

– Vive le marié !

– H moins 8, fit le gars de la Jeanne en consultant sa montre.

Et tous les six se mirent à courir comme des fous, comme si l'alerte venait de retentir et que le ciel allait leur tomber sur la tête comme il était tombé sur la tête de leurs pères. Ils coururent autour du manège, comme des dératés. Ils coururent autour des immeubles bateaux éternellement en cale sèche, comme des gosses. Ils cavallèrent entre les fontaines aux jets muets, comme des dingues, comme si par leur course ils allaient remettre le temps en marche, un autre temps, un temps où l'avenir ne serait pas écrit d'avance, ailleurs, par d'autres. Ils s'arrêtèrent à bout de souffle devant la vitrine d'un bijoutier.

– H moins sept et demi, annonça le gars de la Jeanne.

– Et la bague ? Tu as pensé à la bague de la mariée, demanda soudain le Yannick.

- Bien sûr.
- Une belle bague ?
- Une alliance, oui. On l'a choisie à Coat ar Gueven.
- Une bague comme celle-là, ça lui plairait, à la mariée ? continuait le gars de

Recouvrance en tapotant nerveusement du bout de ses doigts la vitrine.

- Arrête, c'est débile ton truc, intervint le petit brun.
- Débile ? Aujourd'hui, il ne faut pas attendre qu'on te donne. Ton R.M.I., Tu

vas le chercher, tu te bagarres pour le toucher. Aujourd'hui, on a que ce qu'on prend. C'est la loi.

Il tapait de plus en plus fort sur la vitrine. Le menuisier s'inquiéta.

- Arrête, je les connais ces boutiques, on en a installé avec mon patron. Tu vas déclencher l'alarme.

- L'alarme ? De quelle alarme tu causes ? La larme à l'œil ? La larme à gauche ?

Au moment où il allait balancer son poing contre la glace, une voiture de police freina à leur hauteur. Les six filèrent à toutes jambes. La sirène se lança à leur poursuite. "Merde, merde, merde", soufflait le futur marié. Les autres avaient disparu. Il fonça entre le musée et la bibliothèque où la voiture de police ne pourrait pénétrer. Il dévala un escalier, poussa une porte, descendit un second escalier et se laissa tomber à terre dans une cave. Il faisait parfaitement noir. Il écouta. Silence. Il appela doucement. Pas de réponse. Au bout de quelques minutes, il osa enfin allumer son briquet. De grands poteaux de bétons montaient jusqu'à la dalle au-dessus de sa tête. Tout autour de lui, ce n'étaient que fondations, pans de murs de vieilles pierres, des restes de maisons et peut-

être même une rue, une rue de l'ancien Brest dont le poète a prétendu qu'il ne restait rien. Il tourna quelques instants en rond, hébété comme un de quarante-quatre devant sa maison éventrée, son quartier sinistré et ses souvenirs concassés. Elle était donc vraie, la légende de la ville engloutie. Pour parfaire le travail des bombes, on avait bien envoyé les bulldozers combler les rues de mauvaise vie, enfouir les bordels et le souvenir des filles en maison. "Du passé faisons table rase" chantaient alors les rouges et les ouvriers de l'Arsenal les jours de grève et de colère. Les urbanistes goguenards les avaient pris au mot. Table rase de la mémoire canaille de la ville, table rase de la place de la Médiance, table rase des bals du Petit Jardin, du Bois de Boulogne et de la rue du Moulin à Poudre. Table rase des baignades populaires sur la plage de Saint-Marc. Culbutons les talus dans les fossés et le surplus à la mer. Pressons ! Pressons ! Le temps presse ! Il faut construire des maisons pour les Bretons en baraques. Et s'ils doivent rester pauvres, qu'au moins, grâce à la guerre enfin, ils deviennent honnêtes !

Pauvres fous ! Pauvres fous d'architectes rêvant une ville nouvelle dont ils seraient à jamais les maîtres. Pauvres naïfs de croire qu'en enfouissant les pierres on peut tuer la mémoire. C'était compter sans les gens et la géographie secrète de leurs cerveaux. C'était compter sans la piste qui réinvente dans la ville nouvelle les chemins anciens que les moralistes bétonneurs rêvent toujours d'effacer. Prévert s'est trompé, il en serait le premier réjoui. Il reste tout de Brest puisqu'il reste les Brestoïses et leurs pistes secrètes. Il reste tout de Brest. Et Barbara...

H moins 6. La police patrouillait peut-être encore dans le quartier. Le gars de la Jeanne s'assit contre un pan de mur où l'on devinait une fenêtre et s'assoupit.

H moins 4. Toutes les traces de rues anciennes et de passages avaient été murés pour assurer la solidité de l'ordre nouveau. H moins 3. Le jour devait se lever et peut-être, ce matin, le soleil avec lui. H moins une. Il ôta ses vêtements de coureur de pubs et enfila son costume de marié. Il ne se décida à tenter une sortie qu'au tout dernier moment.

Dehors, le ciel était bleu lumière comme il sait l'être à l'ouest de toutes terres. L'air était plus frais et le vent sentait la mer. Les flics avaient abandonné la place. Le menuisier, le peintre, l'étudiant, le gars de l'Arsenal et celui du R.M.I. faisaient une haie d'honneur éclopée aux grandes portes de fer de l'église.

– Grouille, le curé a déjà fait entrer tout le monde. Il a un grand mariage après toi, le genre petit cousin du neveu de la nièce de l'Amiral. Il ne veut pas être en retard.

Pâle comme un fantôme dans son costume tout fripé qu'on aurait dit sorti des halles Saint-Martin, le gars de la Jeanne passa les énormes portes d'écluse qui font office de portails à l'église Saint-Louis. La nef était si vaste qu'on aurait pu y mettre à l'abri un sous-marin. Ses parents étaient là, et toute sa famille, et celle de l'épousée, les yeux ronds devant l'apparition. Il y avait même son commandant, pomponné et galonné comme pour un bal de bateau. L'officier lui sourit en lui adressant un petit signe de connivence. Entre marins, bretons, militaires et mâles, il paraît qu'on se comprend. Le gars de la Jeanne ne le vit pas. Il ne voyait qu'elle, assise droite sur sa chaise à côté de sa chaise vide à lui.

– Alors, chuchota-t-elle à son approche et sans tourner la tête, bien enterrée cette vie de garçon ?

Sa voix souriait, plus amicale qu'ironique.

– Plus profond que tu ne peux imaginer, souffla-t-il.

– C'est bien dit-elle en se tournant vers lui. Ses souvenirs, mieux on les enterre, plus ils poussent. La prochaine fois, je pourrai vous accompagner.

Les grandes orgues ronflèrent. Le jeune homme ne pouvait détacher son regard de la plaque de marbre noir vissée à l'entrée du chœur. Elle célébrait la mémoire d'un Monseigneur député de 48 et de deux chevaliers, l'un victimes des Anglais et l'autre trucidé par des sauvages à qui l'on n'avait jamais appris le respect que l'on doit aux noms à rallonge. Tous les trois, disait la plaque, reposaient sous l'église. Il n'était pas question de la mémoire populaire de Brest qui y dormait aussi. Ce n'était pas plus mal. Il est des commémorations qui tuent la mémoire plus sûrement que les tonnes de gravats. A Brest, elle pousse comme la mauvaise herbe, ou elle veut et quand elle veut. Le père Prévert peut dormir tranquille. Barbara se rappelle.

© Dominique Lemaire1998